



Adolphe Valkiers marchait à pas pressés. — Page 294, col. 1.

vous ce que le pauvre garçon a gagné depuis trois mois qu'il demeure ici?

— Quelques centaines de francs peut-être?

— Non, père; soixante et quinze francs!

La nouvelle du peu de chance d'Adolphe apaisa sans doute le sentiment de dépit que la crainte d'une concurrence redoutable avait fait naître dans le cœur du docteur, car il lui dit d'un ton dégagé :

— Vous faites son compte comme si vous aviez tenu son livre vous-même, Adeline?

— Françoise me l'a confié, parce que j'avais trouvé sa mère tout en pleurs.

— Françoise est bien imprudente. Si cela se savait, cela n'améliorerait certainement pas les affaires d'Adolphe.

— On a foi en mon amitié, mon père.

— Et vous venez déjà me raconter la chose!

— A vous? Vous plaisantez, mon père. Est-ce que je pourrais douter de la noblesse de votre cœur.

— Non, vous avez raison, mon enfant; mais que voulez-vous que j'y fasse? Fallait-il que la femme Valkiers fit de son fils un médecin? N'y a-t-il pas assez de docteurs qui courent les rues? Pourquoi n'a-t-elle pas fait apprendre un état à Adolphe, ou ne l'a-t-elle pas destiné au commerce? Elle se serait épargné tous ces chagrins. Maintenant il est sans doute trop tard.

Adeline joignit les mains et reprit, avec une certaine émotion dans la voix :

— Oh! soyez le bienfaiteur de cette malheureuse famille! Rappelez-vous que le père d'Adolphe fut votre meilleur ami jusqu'à la fin de sa vie. Assurez le repos de vos vieux jours par un acte de charité.

— Mais comment? Vous ne voulez assurément pas que je leur donne de l'argent?

— De l'argent, mon cher père? s'écria la jeune fille. Oh! non, non, ce serait les humilier! Cédez à Adolphe votre place de médecin des pauvres, recommandez-le à la confiance publi-

que pour tous les cas ordinaires, déchargez-vous sur lui de votre surcroît de travail.

— Mais il n'a pas d'expérience! dit M. Heuvels, qui reprit sa mauvaise humeur.

— En effet; mais n'êtes-vous pas là, mon père, pour l'éclairer par vos conseils? Voyez, vous rendrez toute une famille heureuse! Ce pauvre Adolphe vous vénérera comme son bienfaiteur, lui qui a déjà pour vous tant d'amour et de respect!

— Oui, grommela M. Heuvels; pourtant quelqu'un m'a dit qu'il médissait de moi.

— Adolphe? Adolphe dire du mal de vous? s'écria la jeune fille, dont les yeux brillaient d'indignation. Adolphe rend hommage à votre grande expérience; il vous respecte et vous aime. Si le pauvre garçon penche la tête sous le poids d'un chagrin qui le ronge, je suis bien sûre que c'est surtout parce que sa profession a jeté entre vous une certaine froideur.

M. Heuvels semblait lutter contre un secret mécontentement. S'il retint pour Adolphe les paroles sévères qui lui venaient aux lèvres, c'est qu'il cherchait une tournure de phrase qui ne l'accusât pas, aux yeux de sa fille, de jalousie et de haine...

Adeline prit ce silence pour une délibération intérieure; elle tenait ses yeux suppliants et pleins d'espoir fixés sur son père.

— Monsieur, le tilbury est devant la porte, cria le domestique en frappant contre le carreau d'une des fenêtres du salon.

M. Heuvels se leva et dit à sa fille, avec une intention manifeste :

— Adeline, vous êtes allée sans doute chez les Valkiers en mon absence?

— Non, mon père; depuis que vous m'avez fait une observation, je ne vais plus voir Françoise sans vous en avoir demandé d'abord la permission.

— Et c'est Adolphe qui vous a engagé à me donner le conseil d'abandonner une partie de ma clientèle?

— Je vois Adolphe très-rarement, mon père. Il est toujours dehors, ou bien il s'enferme pour étudier. Ses yeux seuls, lorsqu'il me voit passer, semblent se plaindre et demander des consolations. Ce conseil ne m'a été inspiré que par mon amour pour vous et par ma pitié pour nos pauvres amis. Je dois vous rappeler, père, que vous m'avez donné depuis dimanche la permission de voir Françoise cette après-midi. Elle le sait, et elle attend certainement avec une joyeuse impatience l'heure de mon arrivée. Ces bonnes gens m'aiment tant, que quelques mots de moi suffisent pour changer leur tristesse en joie. Je puis y aller, n'est-ce pas, mon père?

— Allez-y, puisque je vous l'ai promis, grommela M. Heuvels en haussant les épaules d'un air à demi mécontent.

Voyant que son père se disposait à sortir de l'appartement, Adeline lui jeta ses bras autour du cou, et, le regardant bien en face, d'un air suppliant elle balbutia :

— Cher père, puis-je espérer? Y penserez-vous en chemin? Dieu vous bénira.

— Allons, au revoir; à tantôt, répondit-il en rapprochant les lèvres avec une moue peu encourageante; j'y penserai, enfant; mais céder mes malades à un novice sans expérience, ceci est une chose grave...

Adeline vit son père monter dans le tilbury, et la voiture disparaître sur la route.

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, ses yeux se remplirent de larmes, et elle soupira :

— Pauvre Adolphe!

IV

Le temps avait été mauvais depuis quelques jours, et, quoique la pluie eût cessé, le ciel restait couvert de sombres nuées. Terre et ciel semblaient confondus dans un brouillard épais; au travers duquel les sapinières n'apparaissaient que comme des taches noires. Une sorte de tristesse, un morne et solennel silence interrompu